

Voici donc où en étaient les choses à notre départ de San-Francisco comme à notre arrivée à Guaymas. M. de Raousset entreprenait une œuvre de révolution, en prenant ce mot dans sa noble, dans sa vraie et seule acception, celle d'un mouvement progressif. Il arrivait poussé par des influences secrètes en vertu desquelles ce mouvement, châtré dans son principe, eût coûté au pays son autonomie, c'est-à-dire ne l'eût éclairé sur sa servitude que pour lui faire comprendre qu'il n'était pas plus libre qu'auparavant. Mais il arrivait aussi appuyé sur des éléments démocratiques dont le concours pouvait lui permettre de rendre au Mexique son indépendance complète. M. de Raousset n'avait qu'à choisir.

CHAPITRE XV.

Eléments de succès de M. Raousset-Boulbon. — Sa faiblesse devant la grandeur de l'œuvre. — Gages d'insuccès. — Ce qu'il fallait qu'il fit et ce qu'il voulut faire. — Monarchie et république.

Le plan de M. de Raousset était tout tracé par le bon sens et par le devoir, qui sont toujours corrélatifs. Il y avait à faire au nom de ce pays le serment du jeu de paume et la déclaration des droits de l'homme, à abattre les privilèges du clergé, de l'aristocratie, de l'armée, les monopoles des traitants, à remplacer ces échafaudages vermoulus par le droit de chacun et de tous à l'instruction, à la justice, à la sécurité, à la liberté. Il fallait, au risque de faire hurler quelque peu cette oligarchie qui épuise le corps social, faire ce qu'ont fait nos pères en 89, ce qu'a voulu faire Juarez. — Aurions-nous été plus heureux que celui-ci? Pas de sang versé, pas d'oppression, mais de gros intérêts froissés! Quels cris de

paons! L'armée n'était pas inquiétante : elle aurait passé au plus fort; mais les autres! Le clergé allait en appeler à Rome, et par Rome intéresser la coterie cléricalle de tous les pays! Les traitants allaient en appeler à leur gouvernement, et s'aidant de l'appât d'une vieille politique de prépondérance, obtenir que des armées vinssent détruire notre œuvre au nom de je ne sais quel principe d'humanité! — Hélas! le Mexique n'avait pas, comme la France en 93, douze armées à envoyer à la frontière pour pouvoir demeurer maître chez lui, et nous eussions été vaincus peut-être pour avoir cru que les principes valaient mieux que les habitudes, et que l'intérêt général devait passer avant quelques intérêts privés.

Mais de pareilles appréhensions n'étaient pas sérieuses à ce moment-là. Les événements politiques nous favorisaient; l'Europe était assez occupée de la guerre d'Orient pour laisser à M. de Raousset le temps d'achever l'œuvre, de rendre le Mexique fort et, par conséquent, respectable. Quant aux éléments de force, ils étaient dans le concours du peuple, qui n'eût pas manqué à qui lui eût apporté de bonne foi liberté et instruction. Si ce peuple se révolte sans cesse, c'est que sans cesse il est trompé par ceux auxquels il confie ses destinées.

L'avenir était donc brillant; les chances de M. de Raousset-Boulbon étaient donc sérieuses. Il avait sur Walker un bien grand avantage; si, comme lui, il se présentait en aventurier, c'était en aventurier dégagé de toute influence extérieure. On savait que Walker préparait simplement une reprise de la comédie du Texas, M. de Raousset affirmait à voix haute qu'il voulait faire œuvre démocratique et nationale.

Est-il bien certain qu'il fût de bonne foi lui-même? Est-il bien certain qu'il ne préparât pas une comédie?

La question est résolue aujourd'hui. Eh! mon Dieu,

oui. Comédie! comédie! M. de Raousset couvait d'arrière-projets, qui n'étaient pas précisément d'une nature démocratique. Certaines révélations d'un de ses historio-graphes ne laissent aucun doute à cet égard, et je ne me sens pas autorisé pour les récuser. D'ailleurs, M. de la Chapelle est explicite : il parle d'une correspondance qui lui a passé sous les yeux. Que répondre à cela quand on a connu l'homme? Ce que je sais fort bien, c'est que M. de Raousset cachait bien des choses à son secrétaire, qui s'en apercevait, mais était sans méfiance et ne voulait pas être indiscret.

Cette révélation ne m'a nullement surpris : je l'attendais, sans m'en douter. Elle a été le fil d'Ariane avec lequel j'ai pu me guider dans le dédale de mon secrétariat; elle a remis en lumière, dans mon souvenir, une foule de petits faits, considérés comme insignifiants par moi jadis parce qu'ils semblaient ne se rattacher à rien, et auxquels je trouve aujourd'hui une grande portée.

Ainsi, M. de Raousset-Boulbon, le démocrate de 1848, le rédacteur du journal la *Liberté*, l'homme que *n'avait pas énérvé le règne de Louis-Philippe*, si l'on en croit M. H. de la Madelène, préparait au Mexique un trône pour la famille d'Orléans! Quelque blessé que je sois de ce que je puis considérer comme une mystification projetée, je ne lui en ferai pas un grand crime : c'est moins la conscience que la tête qui a faibli chez lui.

Peu confiant dans ses propres forces, embourbé dans ses relations consulaires, inquiet de sa responsabilité, il ne sut bientôt à quel saint se vouer. Il n'avait point osé tracer de plan complet, raisonné, et se fia à son sentiment jusqu'à s'en défier, comme toujours. Épouventé des difficultés de l'attaque, il le fut encore plus de celles de l'organisation du succès. Mais comme pour attaquer il ne fallait que de la témérité, il attaqua; pour organiser, il fallait de l'énergie, il s'éclipsa. En face d'un mou-

vement analogue à celui de 89, il ne vit d'autre levier qu'un sceptre, abdiquant ainsi l'initiative avec ses hasards et ses gloires, au profit des satisfactions de similor d'une vanité domestiquée.

S'il n'y avait dans ce choix qu'une question de couleur ou de goût, on pourrait se taire; mais il y a autre chose : il est certain qu'en ce faisant, M. de Raousset se privait de ses meilleures, de ses seules chances de succès. Il renonçait à s'appuyer sur l'élément démocratique de l'émigration, il cessait d'avoir pour lui le peuple mexicain, qui, dans sa soif de régénération, ne perd pas de vue un seul instant son droit à l'indépendance. Ce peuple est républicain, ce peuple est patriote. Il aime l'étranger, mais l'étranger libre et prêt à se faire Mexicain, l'étranger aventurier, tel que nous nous présentions d'abord; il se méfie, à bon droit, de l'étranger diplomatique, qui traîne après lui une politique surannée de colonisation et de protectorat, de dépendance.

Le Mexicain tient à ses institutions dont on lui enlève le bénéfice, il tient à son autonomie qu'il a su conquérir. Mexicain et républicain, M. de Raousset triomphait. Lieutenant d'une monarchie, il devait succomber par isolement. Mieux aurait valu pour lui, avec cette arrière-pensée, accepter de Santa-Anna le grade de général, et ourdir la trame d'une insurrection de caserne.

Et comment s'y serait-on pris pour fonder cette monarchie? Au moyen de quelque fantasmagorie de suffrage universel comme celle dont Santa-Anna me donna plus tard le spectacle et dont je parlerai en son lieu! On aurait, avec l'argent du clergé, soudoyé la populace, intimidé la bourgeoisie; la centralisation administrative, fonctionnant derrière un rideau de haïonnettes, aurait travaillé de gré ou de force la pâte électorale; les alcades auraient effrontément pollué l'urne du scrutin, et puis on aurait dit avec emphase : — « Le peuple mexicain,

délibérant dans sa sagesse et son indépendance, désireux d'échapper aux désordres d'une liberté sans frein, a acclamé roi, à l'unanimité, Pierre ou Paul ! »

Et, cet élu de la nation, nous aurions été chargés de le soutenir mèche allumée sur son trône sans cesse attaqué !

Le suffrage universel ainsi manœuvré est une ironie odieuse. Il y a quelque chose de plus odieux encore, c'est de rendre la liberté responsable des maux qui devaient un peuple ainsi administré.

Il est des gens, intéressés à confondre la liberté avec la licence, qui affectent d'attribuer à celle-là les effets de celle-ci. La licence a deux causes : l'absence de police et la faiblesse de l'opinion publique. L'opinion est d'autant plus tolérante que le public est plus corrompu ; la police est d'autant plus inefficace à prévenir les désordres qu'elle est plus occupée à maintenir, sous prétexte d'ordre, un *statu quo* politique. C'est une concession que les gouvernements absolus sont obligés de faire à la corruption qu'ils engendrent, car on ne peut tout prendre à l'homme sous peine de le tuer ; et, si l'on ne lui laisse les vertus du citoyen, il faut bien lui passer les vices de l'esclave.

Si l'état où végètent les républiques hispano-américaines était le résultat des abus de la liberté, on pourrait encore répondre avec Macaulay : « Il n'est qu'un remède aux maux qu'enfante la liberté, c'est la liberté elle-même. » Mais il est faux qu'il en soit ainsi.

C'est chose triste que dix-huit siècles de progrès n'aient pu diminuer d'un iota la valeur du *quidquid delirant reges*. Les peuples expient encore de tous côtés les folies de leurs chefs. Le Mexique, lui aussi, expie dans une horrible agonie les orgies aristagogiques d'un clergé et d'une noblesse de finance et d'épée, également ignorants, avides, corrompus et corrupteurs, et c'est le peuple mexi-

cain, noble majorité vaincue par la surprise la plus déloyale, que nous aurions été châtier en le frappant dans sa nationalité, dans son indépendance, dans sa foi et ses espérances politiques ! — « Dictateur ou monarque, Mexicain ou étranger, aurait-il dit (tout bas peut-être à cause de nos canons), notre ennemi, c'est notre maître, et nous laissons aux grenouilles le soin de demander un roi à Jupin ! »

Je sais bien que cette greffe monarchique eût été acceptée avec enthousiasme par la minorité privilégiée, mais ce n'est pas en gorgeant des repus qu'on se fait aimer d'un peuple. Toute notre habileté n'eût pas abouti à faire croire à la nation que nous servions ses intérêts, toute notre force eût été impuissante à lui faire croire à notre bonne foi.

Que pouvait d'ailleurs gagner le Mexique à se transformer en monarchie ? Il serait devenu, en mettant tout au mieux, le pendant du Brésil, et peut-on dire que l'empire brésilien soit supérieur en quelque chose à la république mexicaine ? La corruption et la misère n'y sont pas moindres, l'ignorance et la dégradation morale y sont peut-être plus grandes, cela doit être même, puisque l'ordre apparent est plus grand. Le clergé et l'armée, pour être plus serviles, moins turbulents, n'y sont pas moins nuisibles à la nation. Mais entre le Brésil et le Mexique, néanmoins, il y a cette différence, toute à l'avantage du dernier, que le premier est encore plus éloigné, par ses institutions et ses mœurs politiques, des principes comme de l'usage et, par conséquent, des bienfaits de la liberté.

Un gouvernement monarchique implanté par nous au Mexique y aurait maintenu ce qui faisait son malheur. Il eût conservé la centralisation comme gage de bonne administration, car la monarchie ne peut admettre le système opposé qui est la négation implicite de son prin-

cipe; la décentralisation est le premier pas dans l'art de se gouverner, et qui sait se gouverner peut avoir besoin d'un intendant, jamais d'un tuteur. Il eût conservé l'armée comme gage d'ordre; il eût respecté les privilèges du clergé, sous prétexte de respecter la religion, et ceux des traitants étrangers, sous prétexte de ménager l'Europe. Nous n'aurions fait en réalité que substituer nos ambitions à d'autres, et, faute de pouvoir nous appuyer sur l'élément démocratique, nous eussions simplement continué le passé, avec un peu plus d'ordre peut-être, j'entends de compression, mais sans fruit d'avenir ni pour le peuple ni pour nous.

J'aurais craint, je l'avoue, de tremper dans une pareille machination. Je crois, en conscience, qu'un peuple ainsi joué doit se lever un jour ou l'autre et demander un compte terrible à ceux qui ont abusé de son ignorance et de la force qu'il a mise entre leurs mains. Oui, j'aurais eu peur; car, dans ma conviction, les hommes qui se chargent d'une pareille besogne ne triomphent dans la honte que pour tomber après dans le mépris.

Qu'un homme cède à l'orgueil d'être le premier soutien d'un trône plutôt qu'à l'honneur d'être le premier citoyen d'une grande république, qu'au rôle de Washington il préfère celui de Monk, c'est affaire à lui, il est libre. Mais ce qu'on est en droit d'exiger de lui, s'il est chef, c'est de mettre à nu le fond de sa conscience avant de crier : « Qui m'aime me suive ! » Si M. de Raousset, vainqueur, s'était décidé à démasquer ses batteries monarchiques, un grand nombre d'entre nous se seraient retirés de lui, pensant qu'il était plus juste de laisser le Mexique à lui-même que de le soumettre à un pareil traitement diplomatique.

Pour ma part, je n'allais faire au Mexique ni les affaires d'un prince de la famille d'Orléans, ni celles d'aucun autre individu, prince ou simple fils d'Adam, et j'aurais

abandonné M. de Raousset. Je dis plus, j'aurais cru de mon devoir de prendre parti pour la nation mexicaine, et bien d'autres m'auraient imité. Alors on aurait vu peut-être, sur ce sol où la liberté a tant de peine à germer, mais où elle a jeté de si profondes racines qu'on ne peut l'en arracher, des Français combattre, au nom de la justice, contre d'autres Français représentant un intérêt privé. Vaincus, nous aurions eu la consolation d'entendre tout homme juste s'écrier :

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni!

Vainqueurs, nous aurions eu la reconnaissance d'une noble nation qui réclame à grands cris la liberté et non pas un despotisme plus fort.

CHAPITRE XVI.

Rupture des négociations. — Politique du gouverneur. — Hésitations de M. de Raousset. — Influence désastreuse des officiers. — L'ennemi reçoit des renforts. — Plan d'attaque des Français. — État des forces respectives. — Ultimatum. — En avant!

Le passé du général Yañez laissait bien peu d'espoir de l'amener à faire cause commune avec nous, et le plus mauvais service que l'on ait rendu à M. de Raousset a été de faire naître en lui cet espoir. Ce fut un bâton dans nos roues. Dès la première entrevue il eût dû s'en apercevoir; cependant ils continuèrent à se voir tous les soirs, jusqu'au 7, sans que les négociations fissent un pas. L'un engageait l'autre, au nom de la paix et dans son intérêt, à quitter le pays sur l'heure; l'autre éludait l'invitation en alléguant des engagements pris vis-à-vis de ses compatriotes dont les intérêts lui étaient confiés, et